

UNIVERSITE DE MONTPELLIER

FACULTE DE MEDECINE

N° 18

Contribution
aux
Initiations
à la
PRATIQUE MÉDICALE

*« Quant à la médecine dans l'univers, ce
n'est qu'un sentiment, un regret, une pitié
plus agissante que les autres »...*

Dr L. DESTOUCHES.

THESE

présentée et publiquement soutenue
devant la Faculté de Médecine de Montpellier

Le 27 janvier 1936

PAR

Saül AXELRUD

né à Cetatea-Alba (Bessarabie)

le 2-14 janvier 1912

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MEDECINE

JURY

MM. ETIENNE, professeur, *président*.

P. DELMAS, professeur.

BOULET, agrégé.

PAGES, agrégé.

assesseurs.

MONTPELLIER
IMPRIMERIE DE LA PRESSE
3, Rue Jardin-Martel
Tél. 47-84

1936

CONTRIBUTION
AUX INITIATIONS A LA PRATIQUE MEDICALE

Contribution
aux
Initiations
à la
PRATIQUE MÉDICALE

*« Quant à la médecine dans l'univers, ce
n'est qu'un sentiment, un regret, une pitié
plus agissante que les autres »...*

Dr L. DESTOUCHES.

THESE

présentée et publiquement soutenue
devant la Faculté de Médecine de Montpellier

Le 27 janvier 1936

PAR

Saül AXELRUD

né à Cetatea-Alba (Bessarabie)

le 2-14 janvier 1912

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MEDECINE

JURY

MM. ETIENNE, professeur, *président.*

P. DELMAS, professeur.

BOULET, agrégé.

PAGES, agrégé.

assesseurs.

MONTPELLIER
IMPRIMERIE DE LA PRESSE
3, Rue Jardin-Martel
Tél. 47-84

1936

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

Professeurs

Anatomie
 Histologie
 Physiologie
 Chimie biologique et médicale
 Physique médicale
 Anatomie pathologique
 Microbiologie
 Pathologie et thérapeutique générales
 Thérapeutique et matière médicale
 Hydrologie thérapeutique et climatologie
 Hygiène
 Médecine légale et médecine sociale
 Pathologie médicale et clinique propédeutique
 Clinique médicale

MM.

J. DELMAS
 TURCHINI
 HEDON
 CRISTOL
 PECH
 GRYNFELTI
 LISBONNE,
 BOSCH
 BOUDET
 PUECH
 CARRIEU
 GAUSSEL
 GIRAUD
 VIRES, assesseur.
 RIMBAUD
 MASSABUAU
 RICHE
 P. DELMAS
 EUZIERE, doyen
 LEENHARDT
 MARGAROT
 ETIENNE
 JEANBRAU
 LAPEYRE
 VILLARD
 TERRACOL
 CABANNES
 LAMARQUE
 LAUX
 GRANEL

Clinique chirurgicale

Clinique obstétricale
 Clinique des maladies mentales et nerveuses...
 Clin. des malad. des enfants et hyg. du 1^{er} âge
 Clinique de dermatosyphiligraphie.....
 Clinique chirurgicale infantile et orthopédie..
 Clinique des maladies des voies urinaires.....
 Clinique gynécologique
 Clinique ophtalmologique
 Clinique d'oto-rhino-laryngologie
 Matière médicale (Ch. de c.)
 Radiologie (Ch. de c.)
 Anatomie (Ch. de c.)
 Histologie (Ch. de c.).....

Honorariat

Professeurs honoraires

MM. RODET, TEDENAT, VALLOIS

FORGUE, ESTOR, BERTIN-SANS et GALAVIELLE

Chargés de cours complémentaires

Pathologie expérimentale
 Pathologie externe
 Médecine opératoire
 Accouchements
 Clinique phthisiologique
 Clinique propédeutique médicale
 Clinique des maladies contagieuses
 Stomatologie

MM.

PAGES
 AIMES
 SOUBEIRAN ag. libre.
 COLL DE CARRERA
 GAUSSEL, prof.
 BOULET
 JANBON
 D^r WATON

Agrégés en exercice

Médecine | MM.
 | BOULET
 | PAGES
 | JANBON
 | BAUMEL
 | VIDAL

Chirurgie.... | MM.
 | AIMES
 | MOURGUE-MOLINES.
 | GUIBAL
 | ROUX
 Obstétrique.. | COLL DE CARRERA
 Bactériologie. | CARRERE

Examineurs de la thèse

MM. ETIENNE, prof., prés.
 P. DELMAS, professeur.

MM. BOULET, agrégé.
 PAGES, agrégé.

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leur auteur et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.



A MA MERE, A MON PERE

ET A MA SŒUR

A CEUX QUE J'AIME

A MES AMIS

S. A.

A MESSIEURS LES DOCTEURS

Isaac Ossiovitch SCHAPIRO

Médecin-Chef

ET

Aron Zeilicovitch SCHWARTZMAN

Médecin

de l'hôpital israélite de Cetatea-Alba

*Pour les remercier de la bienveillance
qu'ils ont toujours manifestée à mon égard
et de l'enseignement qu'ils m'ont prodigué.*

S. A.

A NOTRE JURY DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR DR ED. ETIENNE

MONSIEUR LE PROFESSEUR DR P. DELMAS

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ DR. P. BOULET

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ DR. P. PAGES

S. A.

A TOUS NOS MAITRES
DE LA FACULTE DE MEDECINE DE MONTPELLIER

S. A.

CONTRIBUTION AUX INITIATIONS A LA PRATIQUE MEDICALE

Quant à la médecine dans l'univers, ce n'est qu'un sentiment, un regret, une pitié plus agissante que les autres....

(Docteur Louis DESTOUCHES).

Profession noble, grande et triste entre toutes.

(Docteur G. DUHAMEL).

On oublie bien souvent les mots de PASCAL: « La chose la plus importante à toute la vie, c'est le choix du métier ».

C'est particulièrement regrettable quand ce choix doit s'arrêter sur une carrière qui exige une vocation de la part de celui qui l'épouse, comme c'est le cas, pour la pratique médicale dans laquelle déjà du temps d'HIPPOCRATE le « candidat au doctorat » devait dire dans le serment qu'il prêtait:

— « *Je regarderai comme sacré ma vie et mon art* ».

Pourtant c'est dans le choix de ce métier, comme le constate le Docteur LE GENDRE, que:

— « *Dans trop de cas la vocation véritable n'a joué qu'un rôle exceptionnel* ».

C'est à cause de cela que sont nombreux tout ceux qui abordent cette carrière sans avoir la moindre notion, la moindre représentation de ce qu'elle est en réalité. C'est à cause de cela qu'on entend si fréquemment (« dans le milieu des carabins ») cette exclamation bien amère :

— « *Si j'avais su, quand je commençais mes études mé-*

dicales ce qu'était la pratique journalière, j'aurai choisi un autre métier ».

A qui la faute ?

Si les jeunes bacheliers avant d'aborder les longues études de médecine, essayaient de connaître les mille et un aspects de la pratique médicale, les difficultés du diagnostic, du pronostic, de la thérapeutique, les préjugés avec lesquels on a à lutter à chaque pas, l'ingratitude, les revendications, l'attitude réservée, et même hostile de certains milieux envers les médecins et bien d'autres misères que le praticien rencontre à chaque moment et qui alourdissent singulièrement sa tâche déjà bien difficile, cela leur aurait évité de prendre un chemin erroné et parfois d'être malheureux une vie entière. Là-dessus pas de doute possible. Seulement, il n'y a qu'une seule manière pour le jeune bachelier de connaître le vrai visage de cette pratique : c'est par l'intermédiaire des récits que les praticiens lui en ont fait.

Or, précisément de tels récits faits par des médecins — car nous dit le Docteur J. FIOLE : « Tout ce qu'imaginent ou expriment à ce sujet les profanes est étrangement faux » destinés à faire revivre devant le futur étudiant en médecine toute la vie médicale et à prendre la place des illusions qu'il s'était faites à ce sujet, sont très rares pour ne pas dire inexistantes (1).

(1) Le Dr J. FIOLE dit à ce sujet : « Les hommes voués par profession à l'action et la lutte ne songent guère à démontrer les ressorts qui règlent leurs pensées, et leurs réflexes : ils n'en ont ni les loisirs, ni le goût, ni surtout, le pouvoir. Enchaînés à leurs tâches, et comme fascinés par elles, ils vivent dans un état qui est à la lettre, un état de « non clairvoyance ». La représentation est bouchée par l'action, dit M. BERGSON. C'est pourquoi, les militaires,

Il est possible cependant en recourant à des sources diverses, de recueillir des documents qui aient la valeur de semblable témoignage, dans lesquels, à des époques variables et dans divers pays, des praticiens parlent des qualités qu'exige l'exercice honnête de la médecine et de tout ce que signifient les mots de « pratique médicale ».

Le but de ce petit travail consiste précisément, dans un essai de groupement de ces documents en un seul faisceau, en un tout pas assez homogène peut-être, mais qui permettrait à ceux qui voudraient se consacrer à la carrière médicale de trouver là, matière à réflexion et de pouvoir ainsi décider à temps, s'ils ont oui ou non les forces morales et physiques nécessaires pour remplir loyalement les devoirs d'un praticien.

Cette thèse nous apparaît donc comme une anthologie, un recueil de morceaux choisis de divers auteurs-médecins, capable peut-être par les faits qu'elle expose de favoriser un peu la sélection qu'on réclame actuellement avec une insistance accrue et qui est particulièrement justifiée pour une carrière où suivant les mots du Docteur J. DELMAS: « Tant vaudra le médecin tant vaudra la profession qu'il exerce ».

Mais cette sélection ne saurait être pour nous qu'un effet secondaire, notre but restant d'informer pour prévenir.

Et pour justifier l'utilité de ce travail voici quelques lignes qui nous paraissent particulièrement éloquentes :

Docteur V. V. VERESSAIEV. — « Dans l'état actuel de la

les chirurgiens, les politiques, tous ceux que requièrent si âprement les soins, l'agitation, les calculs, les déboires et les plaisirs des entremises matérielles sont à l'ordinaire, peu aptes à observer eux mêmes et à parler de leur propre vie.

science médicale la médecine pratique ne peut être guère qu'un art et nullement une science pure. Et moi en abordant les études médicales je croyais que l'on pouvait apprendre la médecine.... je croyais qu'il suffisait de posséder un certain niveau de connaissances et un certain développement spirituel pour devenir un vrai médecin, tout à fait comme pour n'importe quelle autre science appliquée, que j'apprendrais la médecine comme on apprend la chimie analytique par exemple.

Mais pourquoi ai-je ignoré tout cela quand je commençais les études médicales ?

Pourquoi me représentai-je si faussement l'avenir qui m'attendait ?

Ça c'était passé simplement ! Nous présentâmes nos diplômes, fûmes reçus à la Faculté de Médecine ; les professeurs commencèrent à faire les cours. Et personne ne s'est soucié de nous ouvrir les *yeux* sur ce qui nous attendait dans notre activité future. Cette activité nous paraissait si simple, si claire. On examine le malade et on dit : Il a telle et telle maladie, il doit suivre les prescriptions suivantes, et c'est tout. Maintenant, je vois combien j'étais loin de la réalité... il a fallu que je perde sept années de jeunesse pour le voir !

J'étais découragé. Je voyais que j'étais peu fait pour la médecine. Je suis arrivé à un tel point que je me moquais parfois des malades qui m'appelaient; eux, tout comme moi autrefois, croient que tous ceux qui sortent d'une faculté de médecine sont déjà des médecins !

Je me disais combien étaient encore actuelles les paroles d'AVERRÔES: « Un homme honnête aura toujours beaucoup de plaisir à apprendre la théorie de l'art médical mais sa conscience ne lui permettra jamais de passer à l'exercice

de la médecine, malgré toute l'étendue de ses connaissances.

*
**

Par ce témoignage du docteur V. VERESSAIEV nous touchons au cœur de notre sujet. Car ce n'est pas là un cas isolé, ce n'est pas le cri d'un médecin, mais bien la traduction d'un état d'âme de tous ceux qui s'étaient consacrés à la médecine sans savoir que :

... Vraiment la profession médicale n'est comparable à aucune autre (Docteur F. RAOULT)

et que :

« La vie médicale ne doit pas être considérée comme une profession, mais comme *une charge, lourde d'obligations* qu'on ne doit accepter que si on se sent vraiment appelé et doué d'aptitudes qui ne sont pas dévolues à tous ».

(Docteur RAOULT)

Car, en effet, le médecin est appelé à :

« *vivre*, le matin parmi les fièvres et les odeurs des maladies, d'assister à des interventions chirurgicales, de découper froidement les organes au cours des autopsies, d'écouter patiemment pendant les longues après-midi, les

poumons, des nerfs; d'être sans cesse dans l'obligation de se composer une figure, de deviner des drames (1), qu'il est seul à prévoir et dont il garde le secret: une neurasthénie qui n'inquiète guère et dans laquelle à certains signes, il reconnaît une paralysie générale commençante: une fièvre prise pour une grippe sous laquelle se développe une tuberculose sanguine qui va détruire brutalement l'union de deux êtres socialement prédestinés au bonheur et qui alors que leur docteur, sous son masque d'insignifiance, sait, sourient encore, ne se doutant pas de l'irrévocabilité du destin ; d'entendre les cris de la méningite et le drame de certaines algies viscérales; de noter, impuissant, le silencieux travail du cancer; de se trouver avec une impressionnante fréquence, chaque jour, devant l'œuvre implacable de la phtisie pulmonaire, qui idéalise ses victimes, heureusement illusionnées; d'être constamment alerté comme le soldat dans la tranchée prêt à affronter avec le sourire obligatoire les *contagions les plus redoutables*...

(Dr P. VOIVENEL)

Et agir sur une matière que :

«nulle matière si précieuse soit elle n'est comparable à celle sur laquelle il travaille. La matière si précieuse n'est pas une, ni toujours identique dans sa nature, dans ses réactions difficiles à prévoir, les médications aux mains du praticien le plus habile sont d'un maniement délicat. Alors qu'il faudrait pouvoir réfléchir longuement avant

(1) « Quels drames rapides se jouent parfois dans nos cabinets et quelle impression tragique donnerait, si elles pouvaient être sténographiées dans leur émouvante réalité, certaines de nos consultations » (Dr FORGUE).

d'agir, l'urgence oblige parfois à prendre une décision immédiate et non dans le calme et l'isolement, avec une indépendance absolue, mais en commandant de garder son sang-froid (1), dans les circonstances les plus tragiques et de s'abstraire de l'agitation et des suggestions troublantes d'un entourage affolé, passionné ou d'un scepticisme déconcertant, parfois hostile et qu'on ne peut congédier. Et puis, ce sont les soins matériels, les précautions à prendre, la nécessité d'assurer la précision des mouvements qui prennent une grande part d'attention. Parfois, il faut lutter contre le malade lui-même qui méconnaît son intérêt et la gravité de la situation et qui semble faire si bon marché de cette vie que le médecin doit tenir pour si précieuse.

La médecine est, ainsi que l'a dit LAMARTINE: « De l'amitié ou de la charité en action, la passion de soulager les misères de l'âme et des corps (2), elle commence comme une profession et finit comme une vertu ».

Alors que seraient si bienfaisantes la simplicité, la sincérité et la sympathie, en parfaite réciprocité, l'attitude de quelques malades et de leur entourage oblige le médecin

(1) « Conserver son sang-froid, le calme indispensable à son action bienfaisante, rester insensible devant l'impressionnant spectacle d'une hémorragie profuse, d'une dyspnée intense, d'un colapsus, devant les péripéties diverses de la lutte contre la mort, devant ces drames qui, pour se jouer entre peu de personnages, dans le décor banal d'un intérieur ouvrier ou bourgeois, n'en sont pas moins émouvants. En toute circonstance, le médecin doit maîtriser son émotion, voir vite le danger et les moyens de le conjurer, et mettre ceux-ci en œuvre avec promptitude, avec méthode, avec courage, avec persévérance » (Dr F. RAOULT).

(2) « Notre rôle n'est pas seulement de sauver et de calmer la douleur physique: il est aussi d'apaiser la douleur morale: sedare dolorem, opus divinum » (Dr L. SAUVÉ).

à se tenir sur une prudente réserve, à se préoccuper sans cesse de la manière dont seront interprétés ses paroles et ses actes.

Presque tout le monde exige du médecin une perpétuelle assurance. Qu'il étudie ses documents consulte et médite, mais qu'il n'en dise rien, on le croirait ignorant alors que son embarras vient de ce que qu'il sait beaucoup. Beaucoup n'ont que dédain pour les prescriptions d'hygiène et même de simple bon sens, si souvent suffisantes.

Etant donné l'attitude d'un si grand nombre de malades et de ceux qui les entourent, le médecin même désintéressé, même uniquement préoccupé de guérir, doit d'abord conquérir la confiance du malade, *lui plaire*, il doit donc être doué d'une grande sociabilité naturelle ou développer aux dépens de la simplicité, la tendance trop faible reçue de son ascendance.

Voilà ce que l'on ne sait pas et ce qu'il faudrait savoir quand entrant dans la carrière, épris de science et de dévouement on croit, en toute sincérité, n'avoir pas besoin d'autre chose.

On ne sait pas que la tâche si difficile à bien accomplir, s'aggraverait de par *les conditions* dans lesquelles il la faudrait accomplir ».

(Dr F. RAOULT)

Cette tâche s'aggraverait encore du fait que :

...« Le médecin est un homme: comme tel, soumis aux conditions changeantes du milieu et de la vie, comme tel, sujet à erreur; comme tel, souvent incertain »

(Dr L. SAUVÉ)

et comme tel appelé involontairement à partager les souffrances de ses malades, parfois plus qu'eux-mêmes. Voici plaintes, les angoisses des blessés de l'estomac, de cœur, des

ce qu'on peut lire dans une lettre du Docteur Philippe Ignace SEMELWEISSE :

« Mon cher Markysovsky, mon bon ami, mon doux soutien, je dois vous avouer que ma vie fut infernale, que *toujours* la pensée de la mort chez mes malades me fut insupportable » (1).

Toujours! Il n'y a pas d'accoutumance, pas d'immunité comme le public le croit souvent. Voilà un autre témoignage, c'est une poésie envoyée par BILLROTH à son ami le compositeur BRAMS (2) :

«Je ne peux plus supporter les souffrances que les gens m'infligent en me demandant l'impossible! Parce que j'ai approfondi un peu plus que les autres les secrets de la nature, ils ont conclu que tout comme les Dieux je peux faire des miracles en guérissant les malades et distribuer le bonheur. Mais moi je suis un homme comme les autres. Ah! si vous saviez comment tout est tourmenté en moi, comment le cœur ralentit ses battements quand au lieu de sauver je dois en des paroles mal liées offrir aux moribonds quelques encouragements »...

Et LITTRÉ nous dit :

« ... J'ai très peu pratiqué la médecine, pourtant dans mon village pendant une vingtaine d'années, j'ai donné quelques

(1) Citée in Dr L. DESTOUCHES : « La vie et l'œuvre de Philippe Ignace Semelweisse », Thèse de Paris, 1924.

(2) Citée in Dr V. V. VERESSAIEV *Zapisky Vratscha* (Mémoires d'un médecin). Œuvres complètes de V. V. VERESSAIEV Tome I, Saint-Petersbourg, 1913 (En allemand dans le texte).

soins aux paysans mes voisins. Là j'ai éprouvé pour ma part combien la médecine peut *causer d'angoisse* quand dans un cas grave où il y a de la vie et de la mort, l'incertitude du diagnostic ou du traitement et la crainte de s'être trompé suscitent de *cuisants regrets qui ressemblent à des remords*. Il n'y a point de parité entre la responsabilité du médecin et son pouvoir; l'une est grande et l'autre petit ; et c'est justement à cause des limites où ce pouvoir est resserré, que, bien qu'il soit trop facile d'en laisser perdre une parcelle la moindre parcelle perdue cause une *poignante anxiété*.

Nous trouvons encore l'écho de ces souffrances dans cette confession :

« ...Notre science médicale est tellement imparfaite, nous ignorons beaucoup de choses, beaucoup de phénomènes restent incompréhensibles qu'il faut bien souvent errer en tâtonnant. Et cela quand on a affaire avec la santé et la vie d'un homme ! Déjà pendant les dernières années d'études je commençais à entrevoir quel chemin difficile et glissant nous oblige à suivre l'imperfection de notre métier. Mais tant que je restais à la Faculté, sans avoir des responsabilités à prendre, je ne sentais pas tout le poids de cette imperfection. Seulement lorsque médecin, je commençais à exercer, quand sur le fait j'ai vu l'imperfection de notre science, je me suis senti dans le rôle d'un guide qui doit la nuit conduire des gens sur un sentier glissant près d'un abîme.

Il m'arrivait que ayant posé le diagnostic je me cachais derrière n'importe quel prétexte pour éviter d'ordonner un traitement.

J'éprouvais une angoisse (1) devant presque la moitié de mes malades et ce n'est que longtemps après que l'habitude est venue sans toutefois la dissiper entièrement.

(Dr V. VERESSAIEV)

Cette angoisse (2) nous savons à quoi elle est due, LITTRÉ l'a bien dit, elle résulte de ce qu'il n'y a point de parité entre la responsabilité du médecin et son pouvoir », car il ne faut pas oublier que :

..... « les souffrants, dans leur détresse, le croient presque tout puissant. On remet entre ses mains le corps souffrant et l'âme meurtrie ».

(Docteur E. RAOULT)

pendant que lui reste armé de sa science médicale qui « est tellement imparfaite » qu'assez souvent le diagnostic posé équivaut à un arrêt de mort parce que dans ce cas nos moyens thérapeutiques sont nuls :

« Comme elle est terrible, cette sensation qu'on est un âne impuissant ».

(Docteur VOIVENEL)

que d'autres fois à un diagnostic ferme suit un tâtonnement thérapeutique, nos connaissances pharmacodynamiques étant très réduites encore, et enfin dans les cas que nous savons déjà guérir, nous n'avons pas des règles mathématiques pour conduire le traitement, si bien que chaque cas

(1) « Je monte toujours avec inquiétude l'escalier de mes fébriles » (Dr P. VOIVENEL).

(2) « Longtemps encore ils (les chirurgiens), connaîtront les scrupules, les regrets, les doutes; longtemps encore, ils s'éveilleront, la nuit, dressés en sursaut par une crainte vaine, par la menace d'une fausse prémonition, ou par ils ne savent quelle angoisse sans objet ». (E. FORGUE).

clinique demande une conduite thérapeutique appropriée, dosée par le médecin pour chaque malade. Souvenez-vous de la phrase du Docteur RAOUL « les médications aux mains du praticien le plus habile sont d'un maniement délicat ».

Aussi est-il tout naturel que devant cet état de choses le rôle du praticien reste encore de

..... « de guérir parfois, soulager souvent et encourager toujours ».

Mais ce rôle n'est pas toujours aussi facile ni aussi inefficace comme on est tenté de le croire, et parce que c'est un rôle important, prêtons-lui un instant notre attention. Ceci d'autant plus volontiers que même étudiant en médecine on n'est pas toujours appelé à saisir toute sa portée.

....« Les pires « chroniques », les tuberculeux diaphanes, les brightiques dont les nuits sont parfois atroces, les artério-scléreux dont l'intelligence s'effrite chaque jour, les cardiaques qui craignent d'être « coupés » comme un circuit électrique, ne demandent qu'à fermer les yeux sur l'épée suspendue et s'épanouissent lorsque le consultant, qui sait combien l'espoir est chevillé leur dit: « Vous deviendrez vieux... » Et la même argumentation réussit chez les « aigus » condamnés, qu'on continue surtout à saigner pour leur faciliter le voyage. Ils acceptent avec une joie reconnaissante l'affirmation « qu'ils vont descendre encore parce que la maladie suit son cours... sans complications.... jusqu'au moment où...

Et voici un cas qui nous paraît particulièrement démonstratif car il s'agit d'une angine de poitrine où la douleur terrible s'associe à la sensation de mort imminente :

.... « Demande au Professeur HUCHARD ce qui est arrivé il y a quelques jours, quand, dans sa clinique il nous présentait un cas d'angine de poitrine! La malade était en proie à une crise grave et le professeur disait que l'accès était mortel. Je lui ai demandé de me permettre de faire disparaître l'accès par des moyens psychiques; il me le permit tout en me prévenant qu'il n'a aucun espoir. J'ai mis alors ma main sur le front de la malade et je lui ai dit que la douleur passera de suite; dans un instant l'angoisse disparut de ses yeux, elle respira plus profondément et dit qu'elle se sentait mieux.

Evidemment, tu objecteras que c'était là un cas de fausse angine de poitrine; mais je te prouverai le contraire. Quatre jours plus tard la malade fut prise par un accès analogue au précédent et elle mourut cinq minutes après ».

(Docteur Axel MUNTH).

...Voici encore un témoignage dans le même ordre d'idées:

« Chaque jour le médecin sera appelé à consoler ceux qui souffrent, alors que, souvent, il sera incapable de les guérir; usurpant un peu la place du prêtre, il devra être le *grand consolateur*. Il faut que le médecin trouve en lui les sentiments capables de lui faire inspirer cette éloquence du geste et de la parole, qui fait que l'homme peut agir sur l'homme, qu'il peut le convaincre, l'encourager. C'est là le *grand rôle du médecin*. Placé comme un humble intermédiaire entre le savant qui découvre des remèdes, qui cherche de nouvelles méthodes de traitement et le malade qui vient lui demander conseil, il ne fait qu'appliquer à des cas particuliers les données scientifiques que lui ont livrées les Maîtres.

Là où son rôle *original* commence, où il remplit une fonction personnelle et vraiment active c'est au moment où, ayant reconnu l'affection dont souffre son client, lui ayant conseillé le traitement qu'il croit le meilleur, il quitte la partie triviale de son art pour s'élever jusqu'à la hauteur d'un guérisseur, c'est-à-dire d'une volonté qui sait s'imposer à l'esprit désarmé du malade et lui communiquer l'énergie de vaincre le mal, et même la tranquillité d'esprit qui est la moitié de la guérison. Consoler et égayer (1) n'est pas presque toute la médecine? Les joueurs guérissent toujours, dit le profond observateur Ambroise PARÉ. Depuis que l'homme existe et qu'il souffre, écrit DUMONT DE MONTREUX, dans son testament médical, le langage de la pitié a été l'une de ses meilleures assistances et souvent il détient plus d'adoucissement à ses maux par un coup d'œil, par une pression de main, par une phrase, par une intervention charitable, que par tous les ingrédients que nous faisons bouillir, filtrer, concasser et moudre.

Il faut que le médecin devienne l'ami de ses malades, il faut qu'il leur donne autant de son cœur que de sa science et de son expérience. C'est alors seulement que le médecin comprend son rôle et quitte l'art vétérinaire pour entrer dans l'art médical.

(1) « La gaité, la confiance, l'espoir dans l'avenir, l'éloignement des pensées tristes sont des toniques moraux qui valent une injection de sérum: « Saint-on, disait VICQ-D'AZIR, sait-on tout ce que peuvent sur nos organes les douces émotions de l'âme et les battements d'un cœur satisfait » (FORGUE). Pour ceux qui voudraient approfondir l'intéressant mécanisme de l'action du psychisme sur l'évolution d'une maladie quelconque, nous recommandons l'article du Dr METALNIOV, de l'Institut Pasteur, paru dans la *Presse Médicale* du 11 mai 1932, intitulée: *Facteurs biologiques et psychiques de l'immunité*,

Or, le médecin ne peut avoir une influence utile sur le malade que si sa personnalité morale est vraiment une valeur; si, comme le disait Napoléon à Goethe, il est un HOMME.

Sans la compassion, la sympathie pour le malade, le docteur est un inutile distributeur de drogues. L'œuvre d'une guérison veut être entreprise avec enthousiasme, avec la foi du savant qui lutte contre la mort et la souffrance.

Le sceptique, le blasé, l'indifférent resteront de pauvres médecins.

(Docteur MICHAUT).

Et Ambroise PARÉ disait: « Le chirurgien ayant la face piteuse rend à son malade la playe venimeuse » (2).

*
**

La médecine ne peut être apprise, ne peut être exercée sans que soient mis en tension tous les ressorts de l'âme humaine.

(Docteur P. DESFOSSES).

Voilà donc tracée en quelques lignes l'activité du praticien, cet homme appelé à vivre parmi les pires souffrances, qui doit souvent dans ces conditions pénibles, agir sur une matière qui n'est jamais identique, armé d'une science encore imparfaite, mais qui déjà

.....est la plus difficile de toutes les connaissances. Elle ne peut être assimilée à aucune science ».

(Docteur P. CARREL)

(2) Cité d'après FORGUE « Au seuil de la chirurgie ».

Celui qui l'exerce: « doit acquérir des connaissances presque universelles » (1)

Car:

« Quelle qu'elle soit et où qu'elle soit, toute chose pouvant avoir sur la santé de l'homme une action quelconque entre par cela seul dans le domaine de la médecine » (2).

C'est pourquoi:

« Nulle profession n'exige la réunion d'aptitudes si nombreuses, si diverses et même si opposées que l'exercice de la médecine. Nul plus que le médecin n'a besoin de travailler (3), d'apprendre sans cesse son métier, mais dans nulle autre profession les dons ne sont plus nécessaires et dans nulle autre les dons nécessaires ne sont plus nombreux: le sens clinique, qui est bien un don si important! L'acuité du sens: finesse du toucher, finesse de l'ouïe. Le don de dextérité manuelle, le don d'extrême sociabilité, d'adaptation rapide aux milieux les plus divers, si nécessaires aussi aux médecins; le don de psychologie; les dons extérieurs qui ne sont pas négligeables non seulement dans la réussite du médecin mais au point de vue de son influence sur les malades.

(Docteur F. RAOULT)

(1) Docteur Alexis CARREL.

(2) Avant propos du livre: « Les rythmes de la vie », du groupe lyonnais d'études médicales philosophiques et biologiques, page ix.

(3) « Le mieux doué n'arrivera pas sans un travail acharné » (Docteur F. RAOULT).

Contrairement à ce qu'on voit dans d'autres professions :

.... « Les médecins se trouvent en présence à la fois de la réalité concrète et des abstractions scientifiques. Il faut que leur pensée appréhende simultanément les phénomènes et les symboles, qu'elle fouille les *organes* et la *conscience* qu'elle pénètre avec chaque individu dans un monde différent. On leur demande ce tour de force de construire une science du particulier. Certes, ils ont la ressource d'appliquer indistinctement à chaque malade leurs connaissances scientifiques, comme on applique un même vêtement à des gens de tailles inégales. Mais ils ne remplissent vraiment leur rôle, que s'ils devinent en nous ce qui nous est particulier. Leur succès dépend, non seulement de leur science mais de leur habileté à saisir les caractères qui font de chaque être humain un individu ».

(Docteur A. CARREL).

C'est la raison pour laquelle :

« Le médecin doit avoir une grande aptitude pour les études ardues, longues, minutieuses, la spéculation profonde et en même temps, pour l'action la plus rapide, la plus énergique, la plus hardie, mais aussi la plus prudente et la plus réfléchie ».

(Docteur F. RAOULT.)

Le Docteur CARREL ajoute :

« Il doit avoir, en outre, un jugement très sûr, une grande résistance physique et une activité incessante ». Il doit posséder la même culture que les hommes distingués de son temps », nous dit Ch. NICOLLE.

Car sans cette culture générale

... « pas de soleil; le bon élève — deviendrait-il professeur — travaille, aveugle dans une termitière; il est de ceux dont les clients parfois « meurent guéris », après l'application toujours intégrale des règles. Chaque maladie déclenche dans sa cervelle le chapitre du manuel qui s'inscrit dans le panneau de sa mémoire comme dans les hôtels s'éclaire sur le tableau du valet de chambre le numéro qui l'appelle. Domestique stylé, l'imprévu le désarme. Il oublie le terrain pour ne penser qu'au microbe, et, se penchant sur le corps, néglige l'esprit d'où vient la volonté de résistance.

Les meilleurs cliniciens doivent à leur curiosité de la littérature et des caractères une finesse psychologique qui s'irradie sur l'âme de leurs malades, accroît leur prestige en même temps leur action bienfaisante ».

(Docteur P. VOIVENEL).

C'est pourquoi l'éducation littéraire et philosophique (1) reste « l'indispensable préparatrice aux études médicales »

« La connaissance et la fréquentation des génies de la littérature, du théâtre, de la poésie est le plus puissant moyen dont l'humanité dispose pour cultiver l'intuition et l'imagination.

(1) Il va de soi que *l'éducation scientifique* doit être aussi parfaite que possible: biologie, chimie, physique et mathématique. « Parmi les sciences, — dit le Docteur P. DESFOSSES — le futur médecin doit posséder la science des nombres car elle est la clef d'or qui nous ouvre l'accès de toutes les autres sciences »,

Se colleter souvent et longuement au cours de sa jeunesse avec les difficultés d'un texte grec ou latin, c'est acquérir pour toujours le discernement des nuances les plus délicates de la pensée humaine, s'initier aux systèmes si variés de la sagesse hellène, c'est acquérir l'esprit critique sans lequel toute science est caduque comme l'a dit PASCAL.

Comme le sentiment est développé par la littérature, la raison est développée par la philosophie. C'est la *logique* qui nous apprend à connaître et à employer avec rigueur et à bon escient les règles du raisonnement, qui nous révèle la précision des déductions, la légitimité des conclusions. La *métaphysique* même a son rôle dans la préparation d'un cerveau de médecin puisque les principes même de la mathématique et de la physique se résolvent en dernière analyse aux concepts métaphysiques d'espace de temps, de force et de matière.

(Docteur P. DESFOSSES).

C'est l'étude des Humanités qui prend une importance considérable.

« La vocation médicale essentiellement humaine, appel de l'homme à son semblable, suppose la connaissance approfondie de l'homme. Cette science médiate doit précéder la science immédiate, professionnelle, qui établira le sujet dans la plénitude de ses moyens. La route où marche l'homme est déjà longue et c'est enrichir nos moyens, de l'aider de le sauver, que de parfaire notre expérience à son contact, sur ce chemin où nous nous faisons son compagnon, le confidant de ses forces et de ses peines; c'est travailler humainement avec le sentiment de l'homme, de ses besoins, de ses grandeurs, de la solidarité qui nous lie dans une vie étroitement commune. La culture générale, le culte des

humanités devient ainsi la discipline nécessaire de l'esprit et du cœur, voués au service de l'homme, se cultiver c'est acquérir une manière d'être par une expérience acquise et un choix judicieux des sources de cette expérience.

Or, quelles qu'aient été les manifestations du progrès de l'homme dans le domaine scientifique, *ses réactions sont demeurées les mêmes* à travers les âges, ce sont, aujourd'hui comme hier, comme il y a mille ans, des réactions spécifiquement humaines: poursuite du bonheur, soif de justice, la souffrance, la maladie, la mort. Les Humanités sont donc vraiment la science de l'homme, l'éducation de l'esprit dans le cadre humain. Elles constituent les fonds communs où nous avons le devoir de puiser et d'autant plus que *notre vocation* nous porte au service de l'homme. La science seule n'a pas cette vertu d'éclairer et d'accroître notre humanisme. La science fait abstraction de l'homme: elle domine et peut même l'écraser, car en elle ne fleurit pas de pitié (1).

Le secret de la mesure, du goût, de la méthode, de l'équilibre acquis au contact des humanités, prépare le terrain, assure dans les disciplines nécessaires, le progrès parallèle des qualités *de l'esprit et du cœur*: alors doublement armé, celui qui mène la vocation médicale, peut aborder hardiment la préparation immédiate à sa carrière, *l'artiste et le savant* n'ont plus qu'à s'épanouir. »

(Docteur J. OKINCZYK)

C'est en fréquentant ces génies classiques que le futur

(1) « Il faut le dire bien haut: Le meilleur médecin n'est pas toujours celui qui sait le plus, le meilleur médecin est celui qui aime ses malades et qui en a véritablement pitié » (Docteur DESFOSSES).

médecin sentira naître chez lui l'esprit critique, « l'esprit de finesse »...

(Docteur P. DESFOSSES)

qui est... « la base de ce que nous appelons en médecine, *le sens clinique*, sentiment qui nous fait démêler l'accessoire de l'essentiel, juger non sur une particularité mais sur l'ensemble. C'est ce sens qui voit dans la mine, dans l'air du malade, des quantités d'indices fort utiles à connaître et que cependant nul instrument ne peut mesurer, nulle balance ne peut peser. En développant l'esprit de finesse, les Humanités développent par surcroît *le sens artistique*, heureux complément de nos cinq sens physiologiques, sens plus délicat, plus puissant *mens divinator* comme disent les anciens, seul capable de nous faire saisir l'invisible dans le visible, l'essentiel dans l'accidentel. Par ce sens intuitif de finesse et d'art, le médecin est à même d'imaginer dans chaque cas clinique la thérapeutique adéquate aux difficultés morbides. »

(Docteur P. DESFOSSES)

Et enfin:

« Pour mener le malade jusqu'au bout de la douloureuse étape, pour laisser toujours fleurir en lui la fleur de l'espérance pour aider les parents à accueillir l'évidence sans dangereuse réaction, pour supporter dignement les injustices si naturelles de ceux qui ne lui pardonnent pas *de ne pas être un dieu*, pour continuer à présenter devant la tâche chaque jour *plus décevante* la figure souriante qui cache le désespoir, il lui faut à côté de *l'amour de son labeur*, *une noblesse du cœur*. »

(Dr P. VOIVENEL)

« Il doit être le plus *doux* des hommes et parler avec autorité, imposer avec *énergie* de pénibles décisions, rester sourd aux prières, aux cris de douleur » (1).

(Dr F. RAOULT)



L'amour de son métier et la noblesse du cœur sont d'autant plus nécessaires au médecin.

« qu'il est un homme dont la vie personnelle est dominée par le service d'autrui ».

(Dr G. DUHAMEL)

Que ...« ce qui manquera pas un jour, c'est la fatigue, la tyrannie de l'appel imprévu, l'impossibilité presque absolue de se réserver quelques loisirs (2); il ne connaîtra même pas le repas à heure fixe d'employé, la journée de huit heures du travailleur manuel, la nuit paisible, la semaine anglaise. Chaque jour lui apporte le souci cuisant de la responsabilité: est-il certain d'avoir fait tout ce qu'il pouvait pour faciliter la guérison? A-t-il dit ce qu'il fallait pour se faire comprendre de son entourage, pour assurer l'exécution de son traitement? Quelque négligence ou quelque erreur de sa part ne va-t-elle pas entraîner une catas-

(1) C'est dans la combinaison de la douceur et de l'énergie que se cache la formation morale dont « le médecin a besoin pour exercer sur ses malades cette influence psychique, qui contribue puissamment à l'effet des médications, qui suffit souvent à *elle seule* à *réveiller* l'énergie vitale défaillante des patients et à déterminer chez eux des réactions salvatrices » (Docteur P. DESFOSSES).

(2) « Je suis fils de médecin et j'ai vécu toute ma vie au contact des confrères je ne connais pas de profession plus accablante de besogne où le repos soit plus disputé, où la libre disposition de chacun dans la minute qui va venir soit plus chanceuse. J'ai vu mon père privé sans cesse, des maigres distractions où il espérait oublier son immense fatigue ». Charles NICOLLE (Introduction à la carrière de la médecine expérimentale, p. 63, Paris 1932).

trophe dans une famille ? Comment ce qu'il dit, ce qu'il fait, va-t-il être apprécié par l'entourage du patient, par les confrères jaloux ? etc. Rentré au logis, il demeure obsédé par ses préoccupations : distrait, il est comme étranger à la table de famille — quand il peut prendre ses repas avec les siens. Il connaît trop souvent les souffrances de voir ses bonnes intentions méconnues, de récolter l'ingratitude ».

(Dr P. LE GENDRE)

...Il a besoin d'aimer son métier car :

« Le médecin est accablé d'une telle responsabilité au point de vue matériel, moral et social que le moindre praticien perdrait cœur s'il regardait en face ; et lorsque l'insouciance ou la malchance le desservent, les tribunaux ont vite fait de le rappeler à la réalité ».

(Dr P. MAURIAC)

Et voici un témoignage :

« La responsabilité médicale va de plus en plus vous étreindre et paralyser peut-être votre action, au point que l'exercice de la médecine sera de plus en plus difficile et périlleux, je parle pour vous et non pour les malades. Oserai-je le dire ? Oui, il faut que je vous l'affirme : je considère, même à l'heure actuelle, que si un médecin ou un chirurgien n'a pas été en prison, arrivé au terme de sa carrière, s'il n'a pas eu de procès graves où ont été engagés son honneur, sa fortune, sa réputation, sa vie, en un mot, c'est miracle, tellement cette science si difficile de la médecine tend des embûches dans son application à la faveur d'un mauvais esprit d'injustes revendications. Les plateaux

de la justice sont tenus souvent par des mains de personnes bien ignorantes des difficultés de notre profession, et par des gens intègres, je le veux bien, mais à l'esprit très éloigné du nôtre...

« A côté de notre beau rôle de défendre le malade contre la maladie, de plus en plus nous aurons à nous défendre contre le juge prévenu contre nous. Le médecin de l'avenir n'a pas une belle perspective vue sous ce jour, je ne voudrai pas, à ce point de vue, être à votre place, tellement vous serez exposés à un moment et très injustement, car les professions ne s'équivalent pas sous ce rapport de la responsabilité et ce qui est triste à dire ce sont les professions les moins exigeantes d'intelligence et de travail élevé qui sont les plus fructueuses, les moins tracassées et les moins périlleuses. La médecine est la plus périlleuse à tous les points de vue à commencer par les contaminations et les risques de maladie et d'infection de toutes les professions. Il faut avoir le cœur bien héroïque pour l'avoir embrassée. Tout ceci pour vous dire que là, dans la responsabilité toujours accrue, sera pour vous une inquiétude en même temps qu'une menace... »

(Dr DARTIGUE)

Il a besoin de la noblesse du cœur parce que :

« Les spectacles des actes de la médecine, la fréquentation des gens inquiets, diminués, irritables, pitoyables, ingrats, l'odeur des malades et des blessés, leurs exigences, leurs caprices, les dangers de la contagion, les responsabilités juridiques, matérielles, morales d'une telle profession ne seraient guère balancées par des profits toujours chèrement achetés et souvent cruellement débattus ».

(Dr DUHAMEL)

Et puis, vous, futurs praticiens, qui serez obligés de risquer tout pour sauver un malade en danger, même votre réputation (1) ne comptez pas sur sa reconnaissance :

« Ne comptez pas sur la reconnaissance de vos clients pour vos bons soins. La reconnaissance du malade pour le médecin, dit Jean BAUDRY, je connais cela. Ça se déclare avec la fièvre, ça se calme dans la convalescence, la santé en guérit ».

(Dr MICHAUT)

C'est bien décevant pour ceux qui se vouant à la carrière médicale, espéraient trouver une reconnaissance bien méritée pour leurs sacrifices. Mais surtout, quelle déception pour ceux, et malheureusement ils ne sont pas rares, qui mesuraient cette reconnaissance d'avance et abordaient leurs études médicales en vue de bénéfices... C'est une croyance assez répandue dans certains milieux « que la médecine rapporte beaucoup », elle est parfois le primum moveus (2) sinon l'unique raison pour choisir cette carrière. C'est pourquoi il y a des gens qui ne voient dans la médecine qu'un commerce, ne sachant pas que :

(1) Quand le malade est en danger risquer tout pour le sauver même ta réputation. HUFELAND (Cité par E. FORGUE, in: Au seuil de la chirurgie).

(2) Poumiès de SIBOUTIE, quand il partit du Périgord, en 1810, pour étudier la médecine, se félicitait d'embrasser une profession apparentée à l'histoire naturelle, dont il avait pris le goût en lisant BUFFON et, en outre, il avait toujours trouvé d'envie le sort des médecins qu'il voyait: Ils étaient en petit nombre dans les campagnes. On les recevait bien, on les payait de même. Ils avaient de beaux chevaux. On leur envoyait de tous côtés des présents, des primeurs, de beaux fruits du gibier, du poisson; partout on leur témoignait la plus grande déférence. Ce tableau date d'un siècle! « ... », dit le Docteur LE GENDRE.

« Le peu de bénéfice de vos soins, de votre temps perdu, de votre dévouement, de votre science mise au service des clients qui toujours se montreront ingrats et qui souvent, oublieront de vous payer vos honoraires, toutes ces amertumes doivent être considérées comme normales dans la vie du médecin. »

Dr HANEAU (cité par le Dr MICHAUT).

Il faut bien souligner, sans crainte de redire, que :

« Si quelqu'un est assez résistant moralement pour accepter la gêne, les difficultés en sus de ses peines et soucis, ceux d'autrui; s'il ne croit jamais avoir rempli tout son devoir, s'il est résigné à mourir sans rentes opulentes et sur le champ de combat, qu'il soit médecin. Mais s'il veut une existence heureuse, confortable dès le début, dorée vers la fin, s'il veut faire œuvre commerciale, qu'il choisisse un négoce — il en est d'honorables et honnêtement lucratifs — mais qu'il n'entreprenne pas de soigner et guérir ».

(Dr L. SAUVÉ)

Voici encore une preuve :

« Il y a sept ans que je suis médecin. Mais comment je les ai passés? Ce fut une négation de tout ce que, médecin, je recommandais à mes malades. Il n'y a pour moi, ni fêtes ni repos garanti; à chaque instant, au lit, à table, on peut me déranger pour des heures, et personne ne se soucie de mes forces. Ce n'est pas étonnant alors, qu'avec chaque année on devienne une ruine, un neurasthénique les nerfs toujours tendus; on perd la joie de vivre, et ce qui est encore plus terrible, on perd la faculté de compatir, de sentir profondément.

Dans quelles conditions je vis ! Après cinq années d'attente, j'ai reçu enfin un emploi salarié. De ce salaire et du revenu incertain de ma clientèle privée, je dois vivre avec mes enfants et ma femme ; les questions d'un pardessus d'hiver, du bois pour le chauffage, d'une bonne pour les enfants, sont pour moi des problèmes angoissants. Pendant que mes camarades de lycée, devenus ingénieur, ou fonctionnaires touchent des salaires auxquels je ne peux que rêver, et ont la possibilité de mener une vie calme, moi, je suis même privé du bonheur familial, je suis privé de la joie de pouvoir tranquillement caresser mes enfants, car chaque instant, je me dis que cette caresse peut leur transmettre la variole ou la scarlatine que j'ai soignée ce matin ».

Et plus loin :

« La situation matérielle des médecins, s'aggrave de plus en plus. Et cet état de choses n'est pas localisé à la Russie ; dans l'Europe occidentale, elle est même plus grave. Partout, une grande armée de médecins sans travail est prête à accepter n'importe quelles conditions. Plus de la moitié des médecins berlinois gagnent par mois moins de 200 francs. Les médecins viennois se contentent d'un honoraire de 3 francs 20 pour une visite à domicile. Henri BÉRANGER dans son article sur les travailleurs intellectuels en France, dit : une moitié à peine, de médecins praticiens ont une existence fortunée, l'autre moitié étant réduite à la pauvreté ; il n'est pas rare de voir des médecins dormir dans les asiles de nuit. Hors de Paris, sur dix mille médecins, à peine cinq mille gagnent suffisamment pour mener une existence convenable ».

(Dr V. VERESSAIEV)

Il va de soi que cette citation concerne la situation des médecins vers 1900-1901 et on pourrait nous objecter que tout a changé depuis. Nous ne le croyons pas. De nos jours encore, le médecin reste esclave de ses malades, n'ayant ni fêtes ni repos, sacrifiant son bonheur, sa santé même, à son devoir. Quant à sa situation matérielle, voici ce qu'en pense un médecin contemporain :

... « Plaignons-le (le médecin d'aujourd'hui), plus que celui de jadis, car il est susceptible de mourir dans l'indigence et d'y laisser sa famille. Le médecin d'aujourd'hui, malgré ses appareils, son tensiomètre et son auto, reste souvent un pauvre diable, *toujours incertain du lendemain*, grugé par le fisc, par les frais généraux, par le propriétaire » (1).

(Dr L. SAUVÉ).

Non décidément, cela n'a pas changé, c'est toujours le statu quo antem et ce n'est pas étonnant; les causes de cet état de choses n'ont pas varié :

« Dans l'Europe occidentale, une grande partie des praticiens ne trouve pas de travail, non parce que le besoin de la Société en médecins est saturé, là tout comme chez nous (il s'agit de la Russie en 1900), pour des masses énormes de la population, l'aide médicale est un luxe. Ce n'est

(1) « La vérité, c'est que le plus grand nombre des médecins est obligé de vivre modestement, parce que les frais sont grands et la rémunération insuffisante: il est hors de doute que la rémunération d'un médecin qui fait preuve de capacités professionnelles moyennes, n'est pas en rapport avec les services qu'il rend à ses concitoyens », dit le Docteur LE GENDRE.

là, en réalité, qu'un cas particulier parmi les contradictions qui abondent dans la Société actuelle, où des milliers de tonnes de pain et viande pourrissent, et à côté des milliers de gens meurent de faim »...

(Docteur V. VERESSAIEV)

On le comprenait déjà en 1900...

**

Au carrefour de l'art et de la science, de la raison et du cœur, la médecine a la garde d'une position dont dépend l'Avenir de l'intelligence.

(Dr P. MAURIAC)

Et c'est aussi de la fin du siècle dernier que datent les lignes que voici :

« On a beaucoup trop réduit le rôle du médecin à celui d'un ouvrier social chargé de surveiller et de soigner les maladies physiques. Imbus de ces idées un peu étroites, les jeunes gens qui se destinent à la profession médicale, ne veulent y voir qu'un gagne-pain comme un autre, un métier plus ou moins lucratif où la routine finit par rouiller les facultés de l'ouvrier intellectuel. « Ego sum medicus, non autem formularum prescriptor », s'écriait avec indignation SYDENHAM.

Sans cesse occupé d'une besogne devenue basse et méprisable par l'usage qu'il en fait et par la façon terre à terre dont il l'envisage, le médecin voit sa profession *déchue du grand rôle qu'elle devrait avoir*, surtout à notre époque de transformations sociales.

Le médecin, non satisfait de distribuer des drogues par un mécanisme devenu chez lui presque automatique et

dégagé des idées de lucre qui le préoccupent, pourrait assumer une part dans l'évolution de la société vers un meilleur devenir.

Sachant s'élever, par un travail cérébral personnel et original, il devrait être un colporteur des idées saines, un prêtre laïque et un bienfaiteur psychique.

Mais, pour ce faire, il faudrait que, changeant son objectif d'*homme de commerce médical*, il s'attachât à cultiver en lui des aspirations que les vulgaires préoccupations de la lutte pour la vie y ont étouffées. Le médecin de l'avenir devra être, surtout et avant tout un philosophe s'il veut résister à l'accablement de l'opinion publique qui tend de plus en plus à ne plus voir en lui qu'un parasite vivant aux dépens des souffrances humaines. C'est à quoi doivent tendre les jeunes générations médicales, si elles comprennent enfin le haut rôle qui leur est réservé » (1).

(Dr MICHAUT)

Et puis, on oublie que :

« La médecine constitue une part de sociologie. Elle a son siège dans les assemblées publiques, sa responsabilité dans les entreprises collectives. Elle reçoit et elle donne, elle dirige et obéit. Parfois, elle a droit d'exiger. Dans certaines occasions, il lui faut réclamer son rôle ».

(Dr Ch. NICOLLE).

(1) Et le Docteur MICHAUT ajoute: « Hélas! il n'est que temps qu'elles le comprennent si elles veulent garder leur prestige et même leur utilité ».

Mais plus que cela :

« La médecine n'a pas seulement à exercer sa part sociale, elle doit revendiquer sa part morale. Fondée sur la connaissance de l'homme physique dont elle ne sépare pas l'homme moral, il lui appartient de dire son mot dans tous les débats des hommes. Elle apporte à cette œuvre commune le sens de la vie dont la méconnaissance conduit les sociétés à la mort. Il lui appartient de participer aux ententes entre les hommes de bonne volonté, de conseiller ces hommes et, si d'autres passent outre, limiter le mal, de dresser contre les luttes une barrière ».

(Dr Ch. NICOLLE).

Car, en effet :

« Nul mieux que le médecin ne peut observer la vie sociale. Le médecin est l'homme qui, par le fait même de sa profession, est appelé à pénétrer dans tous les milieux et à tout savoir. L'état économique d'un pays, la psychologie des diverses classes sociales (1), les maladies morales qui usent les énergies, les maladies physiques qui détruisent les corps, tout cela, le médecin le constate mieux que l'avocat ou le prêtre qui ont un domaine d'observation

(1) « Qui soigne les pauvres hommes possède le monde, dans le sens de DUHAMEL. Il les connaît pour les avoir contemplés nus physiquement et moralement à l'heure où la peur les dépouille. Les lois spirituelles de la vie sociale se laissent surprendre par son regard exercé » dit le Docteur P. VOIVENEL. Et DEBOVE disait : « Aussi connaît-on mieux l'âme humaine en pratiquant la médecine qu'en péripatétisant dans les jardins de l'Académie » (Cité par E. FORGUE),

moins général, mieux que l'administrateur qui examine d'un point de vue moins général, mieux que le démographe qui a des chiffres et des rapports sous les yeux, mais qui n'est pas en contact direct avec la vie sociale elle-même. Le médecin devient sociologue malgré lui ».

(Dr P. TRISCA)

C'est d'autant plus heureux que :

« L'influence morale et sociale du médecin ne peut être comparée qu'à celle du prêtre qu'elle dépasse peut-être souvent. Devant le docteur toutes les portes s'ouvrent. Il est celui qu'on ne peut pas se dispenser d'appeler quand la maladie a fondu sur une famille. Il a beau être inconnu quand il entre, on lui fait des confidences des plus graves, on lui avoue les secrets de famille que l'on tient cachés. Il voit tout, il sait la vie intime du foyer, les tares, toutes les routines qui s'y cachent. Mieux placé que quiconque, pour connaître, le médecin est souvent celui qui aura le plus d'influence pour amener ceux qu'il visite, à se réformer ».

(Dr P. TRISCA)

Mais, entendons-nous, ce n'est pas du médecin politicien qu'il est question, celui-ci voit la réalité à travers le prisme de ses opinions politiques, guidé par le programme de son parti (1), mais bien du médecin qui fait œuvre sociale, qui, du fait de sa situation dans la société voit tout, sans réfrac-

(1) Obligée de collaborer avec l'économie et la politique, la médecine doit les tenir en suspicion pour ne pas devenir complices des fins électorales (P. MAURIAC: De quelques manquements de la médecine à sa mission traditionnelle », in: Responsabilités de la médecine, par Ch. NICOLLE, Paris, 1935, page 173).

tion, simplement sous un angle plus grand que n'importe quel observateur si impartial soit-il. Du fait de sa préparation scientifique, il est le seul capable d'être guidé par la biologie de la nature humaine et de savoir que :

« Les propriétés biologiques uniques de la nature humaine font du plan rationnel de la société, une fonction aussi naturelle pour notre époque de l'histoire que la magie à une autre époque » (1).

Encore en 1851, un médecin s'évadant pour quelques instants des préoccupations terre à terre de sa profession, pour prendre les accents du prophète, disait :

« En consultant bien le cours des idées et l'action continue de la perfectibilité humaine, il arrivera une époque où la médecine, cette grande nécessité sociale, exercera une haute magistrature sur les hommes: les médecins seront comptés parmi les docteurs, de la loi, comme ils le sont aujourd'hui comme docteurs de la médecine et de la santé. La profession prendra un caractère sacré de providence sociale universelle; elle atteindra un but immense que nous pouvons à peine entrevoir. Notre profession, par ses larges et fécondes applications est appelée, dans l'avenir, à une suprématie non seulement possible, mais certaine ».

(Dr REVEILLE-PARISE).

Et en 1935, un autre médecin, après une sévère analyse de la réalité contemporaine, déclare :

(1) J. HUXLEY. — Week-end Review, Londres, reproduit dans *Lu*, du 10 mars 1933.

« Sans nul doute, la reconstruction de nous-même et de notre milieu économique et social demande une connaissance précise de notre corps et de notre âme, c'est-à-dire de la physiologie, de la psychologie et de la pathologie. De toutes les sciences qui s'occupent de l'homme depuis l'anatomie jusqu'à l'économie politique, la médecine est la plus compréhensive.

Elle s'est contentée jusqu'à présent d'étudier la structure et les activités de l'individu en état de santé et de maladie et d'essayer de guérir les maladies. Elle a accompli cette tâche avec un modeste succès. Elle a réussi beaucoup mieux comme on le sait dans la prévention des maladies. Néanmoins son rôle dans notre civilisation est resté secondaire. On dirait qu'elle a été paralysée par ses propres doctrines. Rien ne l'empêcherait aujourd'hui de se débarrasser des systèmes auxquels elle s'attarde encore et de nous aider de façon plus effective.

Grâce à l'anatomie, à la physiologie, à la psychologie et à la pathologie, la médecine possède les bases essentielles de la connaissance de l'homme. Il lui serait facile d'élargir ses vues, d'embrasser outre le corps et la conscience, leurs relations avec le monde matériel et mental, de s'adjoindre la sociologie, de devenir *la science par excellence de l'être humain*. Elle grandirait au point non seulement de guérir ou de prévenir les maladies, mais aussi *de diriger le développement de toutes nos activités organiques, mentales et sociales*. Ainsi comprise, elle nous permettrait *de bâtir l'individu suivant les règles de sa propre nature*. Elle serait l'inspiratrice de ceux qui auront la tâche de conduire l'humanité à une vraie civilisation ».

(Dr A. CARREL)

Pour conclure, disons :

1° Trop de jeunes gens se vouant à la carrière médicale ignorent totalement celle-ci.

2° Il paraît utile de leur montrer ce qu'il faut entendre par « pratique médicale » et quelles qualités morales et physiques sont nécessaires pour pouvoir poursuivre cette carrière. Comme les médecins seuls nous paraissent qualifiés pour apporter un témoignage vécu, nous nous sommes adressés à eux.

3° De ce témoignage, il résulte que le médecin « doit être à la fois *SAVANT, PHILOSOPHE, ARTISTE, HOMME DE CŒUR, HOMME DE CARACTERE*. La tâche indiquée par un tel programme à ceux qui se destinent à la médecine paraît donc singulièrement vaste: littérature, art, mathématiques, physique, chimie, sans parler des sciences purement biologiques et médicales » (1).

Ou plus simplement encore nous pouvons dire comme le disait le Dr Charles NICOLLE (2) :

— Que doit être un médecin ?

— Tout.

(1) Docteur P. DESFOSSES.

(2) Dans la préface du livre du Docteur TRISCA: « Médecins Sociologues et hommes d'Etat ».

BIBLIOGRAPHIE

(Ne contenant que les auteurs cités dans ce travail)

- CARREL A. — *L'Homme, cet inconnu*, Paris 1935. Librairie Plon, pages 300, 301, 344, 345.
- DARTIGUES. — *Pour la splendeur latine*, Paris, 1934, chez Lépine. Discours au banquet annuel de la « *Jeune Umfia* », 5 mars 1932, page 483.
- DELMAS J. — « Quelques réflexions sur les causes profondes de la crise médicale ». *Presse Médicale*, du 4 janvier 1936.
- DESFOSSÉS P. — « Quelques réflexions sur la médecine et sur la vie ». De la préparation à l'enseignement médical français. *Presse Médicale*, du 12 mars 1932.
- DESTOUCHES L. — « La vie et l'œuvre de Philippe Ignace Semelweis », Thèse de Paris, 1924.
- DUHAMEL G. — « Les excès de l'étatisme et les responsabilités de la Médecine », in Ch. Nicolle « Responsabilités de la Médecine », page 180.
- DUMESNIL R. — *Histoire illustrée de la Médecine*, Paris 1935. Librairie Plon, page 47.
- FIOLLE J. — « Responsabilité chirurgicale », in Ch. Nicolle, « Responsabilité de la Médecine », pages 116, 131, 132, 139, 140.
- GROUPE LYONNAIS D'ETUDES Médicales, philosophiques et biologiques: « Les rythmes de la vie », 1930-1931, Lyon. Librairie Lavandier, page ix.
- LE GENDRE P. — « Déontologie » in « *Traité de pathologie médicale et de thérapeutique appliquée* », de E. Sergent, L. Ribadeau-Dumas, et L. Baboneix, Paris, 1912, Maloine éditeur, tome I, pages 17, 19.
- LITTRÉ. — *Médecine et Médecins*, Paris, 1872, chez Didier, page IV.
- MAURIAC P. — « De quelques manquements de la Médecine à sa mission traditionnelle », in Ch. Nicolle : « Responsabilités de la Médecine », pages 154, 173, 176.
- MICHAUT. — *Pour devenir médecin*, Paris 1899, Schleicher Frères, éditeurs, pages 29, 30, 154, 180, 181.

- MUNTHE (A). — *The story of San Michele*. Notre citation est faite d'après la troisième édition roumaine. Traduction personnelle, pages 183, 184.
- NICOLLE Ch. — *Responsabilités de la Médecine*, Paris 1935. Librairie Félix Alcan, page 4.
- *Introduction à la carrière de la médecine expérimentale*, Paris, 1932, chez Félix Alcan, page 63.
- OKINCZYC J. — « La profession médicale », dans la revue *Etudes*, du 5 octobre 1933.
- REVEILLE-PARISE. — « Regrets, vœux et espérances », in *Gazette Médicale de Paris*, 1851, page 814.
- RAOULT F. — « Le fardeau royal », *Presse Médicale*, n° 26 du 30 mars 1935.
- SAUVE L. — « Vertus médicales d'hier et d'aujourd'hui », in *Etudes*, du 20 juin 1932.
- TRISCA P. — *Les médecins sociologues et hommes d'Etat*, Paris, 1923, chez F. Alcan, pages 14, 15, 96.
- VERAEEAIEV V. — Pseudonyme littéraire du Dr Vikenti Vikentivich Smidovich. *Zapisky Vratsha* (Mémoires d'un médecin). Nos citations sont faites d'après l'édition russe des Œuvres complètes de V. V. Veressaiev, Saint-Petersbourg, 1913, A. P. Marx, éditeur. Tome I, pages 267, 268, 340. Traduction personnelle.
- VOIVENEL P. — *Le Médecin devant la douleur et devant la mort*, Paris 1935, librairie des Champs-Élysées, pages 29, 35, 41, 47, 217, 264, 267.
-

En ma qualité de Censeur de tour,
j'ai lu la Thèse ayant pour titre :

« Contribution aux initiations
à la pratique médicale » .

par S. AXELRUD

Je pense que la Faculté peut en
permettre l'impression.

Montpellier, le 18 janvier 1936.

Le Professeur,
ETIENNE.

Vu :

Montpellier, le 20 janvier 1936.

Le Doyen,
EUZIERE.

Vu et permis d'imprimer :
Montpellier, le 20 janvier 1936.

Le Recteur,
TAILLIART.

SERMENT

En présence des Maîtres de cette Ecole, de mes chers condisciples et devant l'effigie d'Hippocrate, je promets et je jure, au nom de l'Etre suprême, d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la Médecine. Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent, et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe; ma langue taira les secrets qui me seront confiés, et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs ni à favoriser le crime. Respectueux et reconnaissant envers mes Maîtres, je rendrai à leurs enfants l'instruction que j'ai reçue de leurs pères.

Que les hommes m'accordent leur estime si je suis fidèle à mes promesses! Que je sois couvert d'opprobre et méprisé de mes confrères si j'y manque.
